

Les avis de notre Cercle des lectrices

La Prima Donna du bus nous rappelle joliment qu'il ne faut jamais juger les gens que l'on croise au quotidien. C'est souvent grâce à des petites rencontres, ici dans un bus, que l'on peut changer notre point de vue sur des sujets et, ainsi, changer soi-même. Ce roman nous emmène dans les pensées de personnages attachants et nous redonne confiance et espoir en l'être humain. Parce que l'entraide ne coûte rien, qu'un sourire ou un mot gentil peut embellir le quotidien de quelqu'un, souvenons-nous que nous ne vivons pas seuls sur cette Terre. Laissez-vous aussi charmer par Lina, Stéphanie et Jean, et embarquez à bord d'un récit plein de douceur, de résilience et d'émotions.

Victoria @leslecturesdadelaide

Cette histoire originale nous entraîne au fil des arrêts de bus de Liège, dans un décor du quotidien devenant le théâtre d'une vie entière. Lina, Italienne volcanique de 82 ans, nous raconte son existence à travers les rencontres qu'elle fait dans le bus. Ses souvenirs surgissent par fragments, parfois confus, car le fil de sa vie lui échappe peu à peu. J'ai été touchée par les confidences de Lina, par cette parole tantôt rude, tantôt tendre. Son récit m'a surprise et émue, car il résonne avec l'histoire de nombreuses femmes, marquées par les choix, les renoncements et les élans d'une époque. La plume de l'autrice est fluide, sensible et poétique ; elle donne une vraie voix à ce personnage attachant. Plus qu'une lecture, La Prima Donna du bus a été une belle rencontre, intime et humaine, avec une femme que je n'oublierai pas de sitôt.

Amandine @zen_la_lecture

Une plume d'une délicatesse et d'une authenticité incroyables qui m'a embarquée du début à la fin... À la lecture des dernières lignes, je n'avais plus qu'une envie : rencontrer, à mon tour, cette fameuse Prima Donna du bus, m'installer à ses côtés, l'écouter me dévoiler des bribes de son passé et l'accompagner jusque chez elle pour prolonger ce moment

suspendu. Un roman qui changera votre regard sur les passagers que l'on croise au quotidien dans les transports en commun, et qui vous poussera à regarder bien au-delà des apparences : vous ne prendrez plus jamais le bus sans penser à Lina...

Caroline @les_petites_lectures_de_caro

Ce roman est une invitation à la lenteur, à la respiration, aux bilans de vie et au temps pour soi.

J'ai pris le bus aux côtés de Lina et j'ai regardé les grandes lignes de son existence défiler au fil des montées et descentes des passagers, et des quartiers traversés. J'ai été touchée par ce qu'elle a osé confier, sans fausse pudeur, avec une once de cynisme, beaucoup de lucidité et de nostalgie. J'ai été émue par sa solitude, ses silences et ses absences aussi. Je me suis également beaucoup attachée à Stéphanie et Jean, des aidants tellement précieux et presque invisibles.

La Prima Donna du bus est le deuxième roman de Cécilia Duminuco que je lis, et j'aime toujours autant sa plume sensible et délicate qui véhicule messages et émotions.

Sylvie @mimilitavecmoi

Quel plaisir de retrouver la plume sensible et profondément humaine de Cécilia Duminuco. Lauréate du Prix du roman Bien-Être 2024, elle nous propose un nouveau roman doux et empreint de bienveillance. La Prima Donna du bus nous invite à plonger dans le quotidien de Lina, une octogénaire attachante, un peu perdue dans un monde qui va trop vite. À travers elle, l'autrice aborde avec beaucoup de justesse la solitude du grand âge, la mémoire de l'immigration italienne et certains silences trop longtemps gardés. Le tout s'inscrit dans un décor liégeois très présent et réaliste, dans lequel les lecteurs belges se reconnaîtront facilement.

Ce récit fait d'émotions, de fragments de vie et de rencontres touchantes comblera les amateurs de livres intimistes. Pudique et lumineux, ce texte nous rappelle combien l'écoute et la chaleur humaine peuvent parfois tout changer. Un joli roman, tout simplement.

Katia @lire1x

La Prima Donna du bus est un roman d'une rare douceur. Dans une atmosphère mélancolique, il nous fait prendre le bus au gré de voyages qui finissent par nous transporter, au sens strict et émotionnel du terme. Suivre Lina, c'est découvrir une vie difficile, pleine de résilience et d'envie de liberté ; cette liberté que lui apportera le bus, une liberté qu'elle n'aurait jamais connue sans ces allers-retours quotidiens, une liberté qu'elle ne peut que savourer maintenant qu'elle est acquise, alors que le présent commence à lui échapper et que les regrets la traversent. Ce roman nous offre une panoplie d'émotions et de rencontres. Des rencontres inattendues, de celles qui ne durent pas longtemps, qui nous enchantent et laissent une empreinte durable, un sentiment de sécurité, de douceur et de bienveillance. Un roman doux au parfum mêlé de tristesse et de magie à la fois, que l'on referme avec le sentiment d'avoir vécu quelque chose de profondément humain.

Vanessa @lesloisirsdevaness

La rencontre inattendue entre deux âmes déboussolées, blessées qui tentent de survivre aux douleurs du passé. Celles qui nous empêchent d'être nous-mêmes, de savourer la magie de l'instant présent et d'être heureux. Des confidences touchantes qui vont libérer leur parole pour guérir leurs maux.

La Prima Donna du bus est une invitation à se pardonner ses erreurs, à être bienveillant envers soi, à s'aimer tel que l'on est, avec ses forces et ses vulnérabilités, à ouvrir son cœur à l'inconnu. C'est aussi s'accorder cette liberté de vivre en adéquation avec ses valeurs et la vie que l'on désire, ce besoin de créer du lien pour briser la solitude qui nous enferme dans la tristesse. Une histoire touchante et profondément humaine qui prône l'amitié, les relations intergénérationnelles, le pouvoir du réconfort et des présences rassurantes. Un livre où l'on accepte de tourner le dos au passé pour mieux construire son avenir.

Céline @celineloverreading

Durant toute ma lecture de La Prima Donna du bus, j'ai accompagné Lina dans ses souvenirs plus ou moins doux et dans ses sentiments. J'ai parfois été perdue par toute la colère qui émane de cette petite femme,

mais j'ai aussi été touchée par son parcours. Le bus comme lieu central de ce roman permet d'inclure beaucoup de personnages qui ne sont pas que « de passage », mais qui nous apprennent à toujours nous méfier des préjugés. J'avoue avoir été déçue par certaines scènes où nous passons de la pathologie de Lina, à son parcours, puis au parcours de Stéphanie. Je pense que j'aurais aimé un peu plus de pages pour pouvoir réellement tisser un lien entre les personnages et trouver une cohérence dans l'ensemble. Porté par la plume fluide de l'autrice, ce roman m'a cependant permis de remettre en question le premier regard que l'on peut avoir sur ceux qui nous entourent, alors qu'au final on ne connaît rien de leur vie ; notre conditionnement social, familial et religieux ayant une grande incidence sur notre vision du monde. Bref, un roman qui m'a questionnée à défaut de m'avoir transportée.

Élodie @labibliotheque_delo

Quel plaisir de retrouver la plume profondément humaine de Cécilia Duminuco. La Prima Donna du bus est un roman qui m'a beaucoup touchée. La protagoniste est Lina : une dame âgée, veuve de surcroît, à la fragilité si attachante qu'on a envie de la prendre sous son aile, de lui tendre la main.

J'ai apprécié toutes les rencontres qu'elle fait dans le bus, ce panel de passagers si différents les uns des autres avec leurs blessures, leurs petites failles et leurs éclats de lumière.

Stéphanie, personnage secondaire, plus discret mais ô combien essentiel au déroulement de l'histoire, apporte une douceur supplémentaire au récit. Même si ce roman évoque des thématiques sombres, comme la solitude, la maladie, les vies cabossées, il laisse toujours entrevoir une lueur d'espoir, frêle, mais vive, douce et enveloppante.

On referme ce livre avec le sentiment que les rencontres, même les plus inattendues, peuvent réchauffer le cœur et offrir un sens à la vie.

Caroline @carol_in_besac

À travers le regard de Lina, 82 ans, La Prima Donna du bus explore avec délicatesse les thèmes de la mémoire, de la solitude et des ren-

contres inattendues. La relation qui se tisse entre Lina et Stéphanie, jeune conductrice de bus, apporte une note de douceur et de résilience à un récit profondément humain. Un texte sensible, porté par des personnages justes et attachants.

Nathalie @nathi_lit

Ce roman m'a touchée par sa justesse et sa sensibilité. À travers Lina, une Italienne ayant immigré en Belgique, l'auteur aborde avec pudeur des thèmes difficiles : l'exil, les violences conjugales, la solitude, la vieillesse et la désorientation causée par la maladie. Le récit démarre lentement, prenant le temps de nous faire découvrir Lina, ses silences, ses fragilités, afin de mieux comprendre son parcours. Peu à peu, l'intensité émotionnelle monte, notamment avec l'arrivée de Stéphanie, conductrice de bus au cœur généreux. Malgré la dureté des épreuves qu'elle a vécues, Lina se révèle profondément attachante. La Prima Donna du bus est un texte triste et chargé d'émotions, mais traversé par une grande douceur et une belle humanité, qui rappelle combien la bienveillance envers autrui est importante.

Emilie @La_pal_de_la_licorne

Lina, Stéphanie : deux femmes qui n'ont rien en commun a priori. Et pourtant, elles vont se rencontrer de manière fortuite au cours d'un trajet en bus, et leur destin va en être chamboulé à tout jamais.

Quand l'une (Lina) est au crépuscule de sa vie et oublie de plus en plus son présent ; l'autre (Stéphanie) essaye tant bien que mal de se tourner vers son avenir, en tentant d'oublier et d'apaiser son passé.

Au fil des chapitres, j'ai navigué au cœur d'une palette d'émotions : la tendresse, la peine, l'amusement, la colère, l'espoir, l'inquiétude... Des thèmes forts ponctuent ce récit au travers de ses deux personnages. Deux femmes puissantes qui se sont battues, chacune à leur manière, contre elles-mêmes et les autres pour ne pas sombrer, pour se relever... et qui doivent à présent se pardonner leurs actes passés.

La Prima Donna du bus est une belle histoire, douce et intense à la fois, tout comme le sont ses deux protagonistes.

Stéphanie @stef_et_ses_lectures

Cécilia Duminuco

La Prima Donna du bus

JouVence
roman

De la même autrice aux Éditions Jouvence

Il suffit d'une cerise sur le gâteau

Dans la même collection aux Éditions Jouvence

Marguerite ou les confidences d'une boîte à chaussures, Céline Colle

Le soleil brille toujours au-dessus des nuages, Aurore Brevet

Le Jeu des possibles, Bénédicte la Capria

Comment j'ai résolu l'épineux problème du changement climatique (et trouvé l'amour), Sofia Giovanditti

Sous les arbres du destin, David Perroud

Amour, whisky & étiquettes, Elsa Page

La Promesse du silence, Catherine Balance

Ce sera lui, Laurent Grima

Le Sac à main d'une autre vie, Victoria Lecointe

Le Charme des fantômes trop bavards, Éliane Saliba Garillon

Le Chaman du Pacifique, David Perroud

Le destin n'a pas toujours tort, Cécile Hovane et Laetitia Dupont

On n'est jamais à l'abri... d'une nouvelle joie, Yor Pfeiffer

L'Écho des souffrances silencieuses, Emmanuelle Drouet

Éditions Jouvence

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : www.editions-jouvence.com

E-mail : info@editions-jouvence.com

Catalogue gratuit sur simple demande.

© Éditions Jouvence, 2026

ISBN : 978-2-88984-075-5

Couverture : François Lamidon

Correction : Fanny Chartres

Mise en pages : Valérie Boukobza

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

Pour que les souvenirs demeurent.

Prélude

Le souvenir est là, clair, net et précis. Gravée dans mon L'esprit, je peux voir la scène comme si elle se déroulait sous mes yeux. Devant le cercueil ouvert, je n'ai pas réussi à pleurer. Puis, je me suis remémoré l'importance des conventions, et j'ai versé de copieuses larmes en vagissant à qui mieux mieux. Je me serais jetée au sol en m'arrachant les cheveux pour pimenter ma prestation, si Franca et Luca ne m'en avaient pas empêchée. Mes enfants n'ont jamais su apprécier mon art. De la *commedia dell'arte*¹, selon eux. Je persiste à dire que cela aurait été du plus bel effet. À regret, je me suis contentée de lamentations théâtrales. Des larmes de crocodile, diront certaines. De mauvaises langues, voilà tout. Au fond, bien sûr, elles avaient raison. C'était il y a trois ans. Pour moi, c'est comme si c'était hier.

J'ai du mal à le cacher et j'ai presque honte de le penser, mais voilà, c'est la vérité. Je ne te regrette pas, Emmanuele.

1. Genre théâtral populaire italien. Son nom signifie « comédie jouée par des professionnels ».

CÉCILIA DUMINUCO

J'en ris même sous cape. Qui l'aurait parié? Envers et contre toi, j'ai survécu. Quant à ta carcasse, elle croupit à présent six pieds sous terre. Si l'on m'avait annoncé que je devrais ma salvation à un poulet, je ne l'aurais pas cru.

1.

Premier voyage

Je ne me souviens plus. Je me suis fait un café, pourtant. Noir de noir, type double expresso. De quoi me secouer le ciboulot. Il faut sûrement attendre un peu que la caféine fasse effet. Ma nuit a été courte, je ne parviens plus à trouver le sommeil ces derniers temps. J'ai beau faire attention, ne boire qu'une tisane de camomille bien avant d'aller dormir — cela me permet d'éviter un réveil spécial pipi vers trois heures du matin — couper la télévision tôt, prendre une douche pas trop chaude, me glisser sous les draps aux alentours de vingt-deux heures, rien n'y fait. Je tourne et me retourne dans mon lit des heures durant. Couchée, le regard rivé au plafond, j'ai tout essayé. Compter les moutons jusqu'à cent, recommencer, une fois, deux fois. J'ai récité un nombre incalculable de Notre Père et de Je vous salue Marie. Alberto, le curé, serait fier de moi. Si seulement il savait ! Mais malgré cela, mes yeux restent grands ouverts. Le tic-tac de l'horloge, posée là où elle l'a

toujours été, sur ta table de chevet, rythme les heures. J'ai été chez le médecin, juste pour voir, parce qu'avec cette fatigue, je perds un peu le nord. Hier, j'ai oublié d'éteindre la télévision en allant me coucher. En soi, cela ne change pas grand-chose. Le poste est constamment allumé, par habitude, pour tromper ma solitude. La maison est si silencieuse. Elle l'est depuis le départ des enfants. Il faut dire que toi, tu n'as jamais beaucoup parlé. C'était pas plus mal, en fait. On n'avait rien à se raconter. Franchement, c'était pénible, mais voilà, c'était comme ça. Je suis bien contente que ce soit fini, ce temps-là.

Je ne sais plus pourquoi je suis ici, mais maintenant que j'y suis, et bien, autant en profiter! Il ne fait pas encore trop frisquet. L'automne arrive bientôt et ce sera reparti pour un tour : la météo sera moche, maussade et froide. Satané pays où tout est gris. Le bleu du ciel me manque. La mer aussi. J'aimais ça, ces vastes étendues d'eau salée, le chant des vagues, chercher des coquillages le long de la plage. C'était il y a si longtemps. Je ne devrais pas, mais j'ai parfois l'impression de ne vivre qu'à travers ces souvenirs. Ce temps d'avant, si différent. À l'époque où ma peau était lisse, mes seins à peine sortis de ma poitrine, mes cheveux sombres soigneusement tressés par ma mère ou l'une de mes sœurs. Moi, quand j'étais jeune, je pensais que c'était un truc de vieux, de regarder ses journées s'écouler comme ça, accroché à son passé. J'ai bien vite réalisé que c'était mieux de vivre perdue dans mes réminiscences que de faire face à la laideur de mon quotidien. J'ai échangé le gris, le noir,

la pluie, contre le soleil, le bleu de la mer et du ciel. Là-bas, j'avais peut-être faim, mais j'avais la joie et l'insouciance de l'adolescence. Et maintenant ? À présent, je suis dehors. Je ne suis pas sûre de savoir pourquoi.

Je vais peut-être aller faire quelques courses. Je n'ai rien d'autre en vue, de toute façon. Et je ne me souviens plus trop de ce que j'ai dans le frigo pour me préparer à dîner. En fait, je n'ai plus très faim, passé un certain âge, l'estomac se rétrécit et réclame moins. Dans un sens, ça permet de réaliser des économies. Parce qu'avec la pension que tu m'as laissée, il n'y a pas de quoi festoyer. Des pâtes au *brodino*², c'est léger ça. Je suis sûre de bien digérer comme ça. Puis les légumes, ça ne coûte pas les yeux de la tête. Ce n'est pas trop lourd à porter non plus. Voilà, c'est ça, je vais aller chercher de la verdure. Ça mettra de la couleur dans le frigo. Avec un peu de chance, il y aura des aubergines rondes. Je pourrais les faire griller au four, avec de la *salsa di pomodoro*³, de l'ail et du parmesan, j'adore ça. Heureusement que j'ai mon cabas. J'aurais peut-être dû emporter ma canne ? Tant pis, je me débrouillerais sans. Je vais prendre le bus, ça sera plus facile. Enfin, je n'ai pas trop le choix. Même si la voiture est encore là, bien propre, astiquée et luisante dans le garage, je serais bien incapable d'en faire quoi que ce soit. Tu n'as jamais voulu que j'apprenne à conduire. *Non è una cosa da donna*⁴. C'était plus simple, selon toi. Plus facile de

2. Mot d'origine italienne signifiant « bouillon de légumes ».

3. Sauce tomate.

4. Ce n'est pas fait pour les femmes.

surveiller mes va-et-vient, plus pratique pour m'isoler, me confiner à la maison. La femme au foyer. L'homme dehors. Ah, ah ! Comme les choses auraient été différentes si nous étions restés à Naples.

L'arrêt n'est pas très loin de chez moi, *grazie a Dio*⁵ ! Je me dandine péniblement jusqu'aux sièges en fer forgé et m'y installe. Ça sent l'essence et le bitume chaud. Et c'est sale. Il y a de la crasse partout, des canettes de soda à moitié écrasées, des tickets du Carrefour et surtout une quantité improbable de mégots de cigarettes. Tu avais beaucoup de défauts, mais au moins, tu ne fumais pas. Je déteste l'odeur du tabac froid : en plus, c'est presque impossible à faire partir à la lessive. Je frissonne de dégoût. Le cabanon est banal, une de ses baies vitrées est décorée d'une publicité pour Giorgio Armani. J'aime bien Armani, même si je n'ai jamais su me payer ne serait-ce qu'une paire de chaussettes de la grande maison. La femme est auréolée de rouge, bien sanglant, comme l'est son rouge à lèvres. Ses yeux de biche m'observent. Je ris en imaginant ce qu'elle doit penser de moi : une pauvre vieille, courbée par le poids des années. Mes cheveux sont courts maintenant. J'ai fini par les couper et j'ai arrêté de les teindre en noir depuis ta mort. C'est plus pratique. Je me fiche d'être laide, il n'y a plus personne pour me regarder, alors à quoi bon ? Je suis ridée de partout. Voilà, c'est ça qu'elle voit, la créature d'Armani : une vieille pomme de terre fripée. Je suis aussi moche qu'elle

5. Grâce à Dieu.

est belle. Il fut un temps où j'ai été jeune, à défaut d'avoir jamais été jolie. Élançée tel un roseau, fougueuse comme *il Vesuvio*⁶. Libre.

J'attends le bus. Je n'arrive pas à déchiffrer ce qui est marqué sur l'affiche placardée. Il y a trop de numéros, de noms de lignes, d'heures indiquées. Je n'y comprends rien. Je sais lire et j'en suis fière. J'ai eu la chance de finir mes trois premières années de primaire, contrairement à toi. Tu étais encore plus illettré que moi. Avec le temps, à force de persévérance et par la grâce de la Casa Nostra, je suis parvenue à me débrouiller en français. Après soixante-deux ans sur le sol belge, ça aurait été malheureux de ne pas évoluer! Bénie soit-elle, la sainte mission catholique italienne! En catimini, je prenais la poudre d'escampette. À peine mes tâches ménagères achevées et la porte de la maison fermée sur ton dos de mineur, je filais en douce à Seraing. Là, entourée d'autres femmes et sous l'œil sévère des *Padres*, j'ai appris la langue, cahin-caha. Petit à petit, l'oiseau fait son nid... n'est-ce pas? Ah oui, c'est grâce aux enfants, aussi. Même si je ne leur étais pas d'une grande aide, j'ai mis un point d'honneur à les assister au cours de leur scolarité. J'ai étudié à leurs côtés. Cela m'a permis de mettre en pratique les leçons de la *Casa*, mais aussi de lire, laborieusement, avec parcimonie. J'abreuvais mon esprit envers et contre tout. Contre toi, surtout. Je me souviens de mes premiers pas en français, de ces nuits passées à déchiffrer les aventures

6. Le Vésuve.

complètes de Winnie l'ourson. Peut-être pas une œuvre de premier choix pour moi, mais comme tu ne m'autorisais pas de dépenses « inutiles », ni à perdre mon temps dans de telles futilités — à quoi bon lire ? Tu ne pouvais pas comprendre —, je me rabattais sur les livres que les enfants ramenaient de la bibliothèque. Ce cher Winnie. Par certains aspects, tu te rapprochais de Bourriquet. Lourd, pataud, et surtout obsédé par cette queue qui ne cesse de se détacher. Le parallèle était flagrant, à mes yeux du moins ! J'en ris encore. Enfin, heureusement que la Casa Nostra était, elle aussi, dotée d'une bibliothèque. Là, il y avait de quoi s'en mettre sous la dent. Je me suis goinfrée de romans italiens, je n'allais pas me gêner, tiens ! Je me suis d'ailleurs découvert une passion pour Umberto Eco et Italo Calvino. La langue de Molière n'était pas en reste, bien sûr. En parlant du grand homme, je l'ai lu, moi. Ça t'en bouche un coin, pas vrai ? Bon, trêve de bavardages, ici à l'arrêt, le souci n'est pas la langue, mais la taille de la police. Les employés du bus n'ont sans doute pas pensé aux personnes âgées lorsqu'ils ont imprimé leurs affichettes. On n'y voit rien. Même avec ma loupe, je ne suis pas certaine d'y arriver. Le plus simple est de patienter. Je demanderai conseil au chauffeur, lorsqu'il se parkera. J'espère qu'il passera, tiens, je n'avais pas songé à ça.

– C'est quand même honteux ! Ça fait une demi-heure que j'attends, vous le faites exprès c'est ça ?

– Vous êtes vraiment désagréable, vous savez ?

Des éclats de voix, des bruits de pas et le roulis d'un sac qu'on tire derrière soi. Je tends le cou pour mieux les

voir : une jeune femme en uniforme de chauffeur, suivie par deux dames d'un certain âge, l'une d'entre elles tractant un trolley de couleur douteuse. L'autre postillonne à l'encontre de l'employée qui s'en éloigne à grandes enjambées.

- Vous ne vouliez pas rouler, c'est ça ?
- Je vous ai déjà expliqué qu'il ne s'agit pas de mon bus !
- Ben tiens ! C'est ce qu'on dit ! Allez donc faire pipi, vous êtes juste bonne à ça !

La conductrice entre en trombe dans le cagibi installé près de l'arrêt. Un clac rageur résonne, fermant à la fois la porte des toilettes et le clapet de la harpie. Je marmonne un « bonjour » du bout des lèvres et observe les inconnues à la dérobée. Elles sont un peu plus jeunes que moi, je dirais. Elles portent des lunettes, elles aussi. La première continue à caqueter et à se plaindre à grand renfort de cris. Si j'ai bien compris, elle ronchonne à présent au sujet des travaux du tram, sur le fait que l'on paye pour des lignes qui en plus ne vont pas très loin et du mensonge des politiciens. Sa compagne acquiesce et se met elle aussi à geindre contre la chauffeuse qui, une fois sortie des W-C, « traîne exprès » en parlant à son collègue qui vient de garer son bus, mais « tant pis pour elle, elle aura moins de temps pour déjeuner ! ».

Je me lève et je suis la jeune femme jusqu'à son véhicule.

- Bonjour, madame. Est-ce que je peux monter ?

J'amplifie un peu plus mon accent, j'ajoute quelques trémolos de-ci de-là et adopte un air de chien battu. Ça fait partie du jeu. Ce rôle de la pauvre étrangère paumée, noyée

dans cette langue trop complexe à appréhender. Il faut dire qu'au début, c'était difficile. La frustration de penser dans un italien fortement teinté de patois napolitain, de voir mes idées valser dans mon esprit sans être apte à les énoncer de manière claire et concise me mettait en fureur. Mon discours interne relevait de l'adulte, tandis que le langage s'écoulant de mes lèvres s'apparentait plus à celui d'une gamine de trois ans. J'enrage encore parfois, même si je me suis perfectionnée avec les années. Ça n'empêche pas que je continue d'user du concept de l'immigrée désemparée, bien que je l'aie élimé jusqu'à la corde. C'est infailible : ça flatte l'ego surdimensionné de mon interlocuteur et adoucit les angles. Bien entendu, la jeune femme n'échappe pas à la règle et tombe dans le panneau. Ses boucles blondes décolorées voltigent autour de son visage, qui se fend d'un sourire :

– Normalement, non. Je ne démarre pas avant 12 h 15. Mais ça va, ne vous tracassez pas. Vous avez votre titre d'abonnement ?

– C'est très gentil ! Oui, il est là.

Je pose mon cabas et explore au fin fond de mon sac. Je suis sûre de l'avoir avec moi. Je ne m'en sépare jamais, ça peut toujours servir. La panique fait trembler mes mains.

– Vous souhaitez que je vous aide ?

– Si ça ne vous dérange pas.

Elle manipule mes effets avec beaucoup de délicatesse, ce que j'apprécie, et finit par brandir ma carte :

– Voilà ! Elle était dans la poche intérieure, celle avec une tirette.

– Merci beaucoup! Vous voulez bien la scanner pour moi?

– Je vais vous montrer. Vous ne prenez pas souvent le bus?

– Si, de temps en temps. J’ai un peu oublié, avec ces nouvelles machines c’est plus compliqué.

– Vous allez voir, c’est très simple.

Elle la pose contre l’écran. Un long biiiip, assez désagréable, retentit.

– Ah, il semblerait que vous n’avez pas renouvelé votre abonnement, madame. Il a expiré en décembre 2023.

– Mais c’est impossible, je prends régulièrement le bus! Il ne se trompe pas, votre appareil?

En vérité, je n’en étais pas aussi certaine. À quand remontait mon dernier trajet? Pour faire les courses, je devais sortir, donc utiliser les transports en commun. Bon, c’est vrai que parfois Jean m’apportait de quoi tenir quelques jours. Il est si gentil, Jean. Je me dis souvent que j’ai de la chance qu’il soit là, j’aurais pu avoir un autre voisin exécrable, comme cette vieille folle de Marguerite Poulas. La chauffeuse continuait à me parler, j’avais l’esprit ailleurs.

– Pardon? Je n’ai pas bien entendu?

– Je vous disais que votre carte, elle n’est plus valable.

– C’est grave?

– Non! Il vous suffit de vous rendre dans un espace TEC⁷.

– Et c’est où, ça?

7. Le TEC, « Transport en commun », est un opérateur de transport public de Wallonie, en Belgique.

– Vous habitez près d’ici ?
– Oui, je suis venue à pied.
– Alors, le plus proche sera celui du centre-ville. C’est là que vous allez ?

– Non, je voulais faire mes courses. Vous ne pouvez pas vous en occuper pour moi, par hasard ?

– Malheureusement non, madame, je suis désolée. Mais ne vous inquiétez pas. Je vais vous déposer à son entrée, ils remettront votre abonnement à jour. Vous avez votre carte d’identité ?

– Oui, dans mon portefeuille.

– C’est tout ce dont vous avez besoin. Installez-vous, je vous préviendrai quand il faudra descendre.

– Mais je n’ai pas de titre valide ?

– Je ne dirai rien à personne pour cette fois, c’est promis, ajoute-t-elle en me lançant un clin d’œil.

– Vous êtes bien gentille, merci, madame.

Je m’assois à l’avant, près des portes. Comme ça, ce sera plus facile de sortir. Le bus est encore à l’arrêt. J’attends. Ça m’ennuie, mais je pense souvent à toi dans ces moments-là. *Dio mio*⁸, j’aimerais bien que mon esprit s’occupe à autre chose, crois-moi. Mais ma cervelle n’en fait qu’à sa tête, justement.

La conductrice finit par mettre le contact. Ça me soulage, le bruit du moteur et de l’air conditionné efface mes élucubrations mentales. Un vent frais, presque froid, vient

8. Mon Dieu.

LA PRIMA DONNA DU BUS

batifoler dans mes cheveux frisottés. Sur un râle d'animal à l'agonie, le bus se met enfin en branle. Je suis la seule passagère à bord, c'est agréable, je trouve.

2.

Réminiscences

Vrombissement, freinage, crissement de pneus. Je ne me souvenais pas qu'un bus, ça pouvait tanguer autant. Le véhicule s'engage dans un quartier propre aux jardinets bien rangés, ornementés de massifs d'hortensias, c'est à qui aura les plus gros pompons fleuris. Le bus orbite autour d'un rond-point, monte et descend un dos-d'âne. La sensation me transporte à mes années de jeunesse, lorsque pour la fête du village, on amenait des carrousels pour les bambins. Tu ne me permettais d'y aller que pour accompagner nos enfants. Une femme seule sur un tel engin, cela aurait fait mauvais genre. J'adorais ça, moi, les tours de manège. Un peu de magie dans le quotidien gris et noir dans lequel je patageais. Puis, Franca et Luca ont grandi et ils n'ont plus eu besoin de moi pour voguer sur le dos des chevaux de bois multicolores. J'ai beaucoup pleuré, à ce moment-là. Personne n'en a rien su, rassure-toi.

Le bus a quitté les beaux quartiers et se dirige à présent vers le centre-ville. Depuis notre départ, de nombreux passagers sont montés à bord. Des jeunes et des moins jeunes, seuls ou accompagnés. C'est intéressant, je trouve, d'observer les gens. La plupart d'entre eux scannent leur carte de transport dès qu'ils entrent dans l'antre de la bête, même si j'en ai repéré un ou deux qui n'ont ni présenté leur titre ni payé. Je m'indigne. C'est honteux, tout de même ! Tandis que je suis sur le point de protester, je me souviens que moi non plus, je n'ai pas réglé mon trajet. Je ravale mon sentiment d'injustice en me mordant la langue. Le thermomètre grimpe en flèche, la chaleur des corps agglomérés se mêle à des senteurs variées. Les parfums bon marché côtoient des effluves plus subtils, et je fronce le nez lorsqu'une odeur de sueur âcre m'atteint de plein fouet. J'en viens à regretter la dose massive d'after-shave qu'un jeune homme a laissée un peu plus tôt dans son sillage. Ça pue et j'ai la nausée. Je m'efforce de penser à autre chose. Le clic-clac du clignotant et les tût-tût des portes résonnent dans ma boîte crânienne. Autour de moi, ils sont presque tous sur leurs écrans. J'essaie d'utiliser de temps en temps la tablette pour parler avec Luca et les petites, mais j'ai de moins en moins de nouvelles. Depuis qu'il est parti rejoindre son Américaine, c'est comme s'il nous avait oubliés. Il a bien fait. Secrètement, je suis fière qu'il ait réussi là où j'ai échoué. Il est heureux, je crois. Je regrette juste de ne pas voir plus souvent les gamines, qui sont devenues des femmes. Le temps passe si vite.

Personne n'est venu s'installer à côté de moi. Il faut dire que j'ai sorti le branle-bas de combat pour dissuader les plus aventuriers. Mon cabas trône sur le siège vacant aux côtés de mon sac à main, et j'arbore une mine patibulaire à faire fuir le plus optimiste des voyageurs. Mission accomplie, je reste en paix là où d'autres souffrent le martyre. Leçon que j'ai durement apprise de la vie : on récolte bien peu avec de la gentillesse. Mieux vaut protéger ses arrières. La famille, bien entendu, constitue un cas à part. Pour les proches, on serait prêt à tuer, à verser sang et eau. Rien n'est plus sacré que les liens de la chair. Pour le reste, pour les inconnus, c'est à la guerre comme à la guerre, et œil pour œil, dent pour dent, mon expression favorite.

Le bus s'arrête sur la place Saint-Lambert.

– Terminus!

L'engin vomit sa cargaison humaine sur la chaussée pavée, et je frissonne de dégoût. Qu'est-ce qu'on peut être bête, quand on est jeune de nos jours! J'ai beau essayer de me remémorer l'enfant et l'adolescente que j'ai été, ma caboche ne m'offre que des images strictes et sévères, à mille et une lieues du cirque auquel je viens d'assister. Moi, à 17 ans, mes ongles n'étaient pas manucurés, démesurément longs et peints d'un mauve criard, pas de téléphone, pas de réseaux sociaux au sein desquels mirer son joli minois plaqué d'une couche grossière de maquillage bon marché, pas de sacs à main hors de prix, pas de classeur plein à craquer de feuillets couverts de mathématiques ou d'histoire

de la littérature. Non. Moi, à cet âge-là, mon père avait accepté de me fiancer au premier venu ayant demandé ma main. Mon quotidien se résumait à soigner les vaches, à tordre le cou à des poulets trop vieux pour servir à autre chose qu'à remplir nos panses amaigries, à tirer l'eau du puits, à lessiver notre linge sale au lavoir, à pétrir et à cuire le pain, à changer les langes des plus jeunes et à me rendre à l'église. Chaque dimanche, je m'acquittais de mon devoir et je posais mes fesses osseuses sur les bancs de bois austères. Litanies sans fin, mots creux que je gobais comme la plupart de mes semblables. Nul besoin de réfléchir, bien au contraire. Confessionnaux aux parois grillagées, ces moucharabiehs occidentaux flanqués d'un crucifix. Le Christ en martyr m'a toujours effrayée et ce, d'aussi loin que je m'en souviens. Il faut dire qu'il y a de quoi frémir devant cette forme disloquée, plus rachitique encore que nos chèvres, le front et l'abdomen ruisselants de sang vermeil. Ma mère, la *mamma* Pina, exigeait que nous nous allions au confessionnal chaque semaine. « Nettoyez votre âme, qu'elle me revienne plus propre que la cuillère en argent de la *Zia* Teresa! » Sacrée cuillère. L'ustensile argenté de la défunte tante en question n'était rien de plus qu'une vulgaire louche à soupe. Toutefois, en vertu de sa qualité de seul et unique legs de sa sœur, ma mère prenait un soin infini à polir l'objet, qu'il nous était formellement interdit de toucher de nos sales pattes de gamins des champs.

J'avais beau laver mon âme à grand renfort d'eau bénite et de Ave Maria, le prêtre trouvait invariablement un défaut